

Études littéraires africaines

RANDAU Robert, *Le chef des porte-plume. Roman de la vie coloniale* [1922]. Présentation de János Riesz. Paris-Budapest-Torino, L'Harmattan, coll. Autrement mêmes (n°18), 2005, 237 p. ISBN 2-7475-8047-1



Pierre Halen

Number 20, 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041369ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041369ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Halen, P. (2005). Review of [RANDAU Robert, *Le chef des porte-plume. Roman de la vie coloniale* [1922]. Présentation de János Riesz. Paris-Budapest-Torino, L'Harmattan, coll. Autrement mêmes (n°18), 2005, 237 p. ISBN 2-7475-8047-1]. *Études littéraires africaines*, (20), 85–86. <https://doi.org/10.7202/1041369ar>

pecte tous les hommes de foi, il fait des concessions tantôt à De Gaulle, tantôt à Pétain, et il refuse le fanatisme islamique déjà en train de se manifester, soit au Mali voisin, soit dans sa Guinée. Il accède aux prémices des disputes politiques lorsqu'il reçoit les visites de presque tous les chefs africains de l'Afrique occidentale. Avant de s'éteindre en 1955, il marie le futur chef d'Etat de Guinée Sékou Touré.

Un livre intéressant, basé sur une documentation de première main et écrit avec enthousiasme à l'égard d'un personnage et d'une ville assurément exceptionnels.

■ Vittorio MORABITO

■ RANDAU ROBERT, *LE CHEF DES PORTE-PLUME. ROMAN DE LA VIE COLONIALE* [1922]. PRÉSENTATION DE JÁNOS RIESZ. PARIS-BUDAPEST-TORINO, L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES (N°18), 2005, 237 P. ISBN 2-7475-8047-1.

Randau n'est pas un inconnu : un mot d'A. Hampâté Bâ salue ici un "homme de grande culture et un éminent arabisant", mais aussi le "grand écrivain colonial". Auteur de "36 volumes de romans et de poésies", Randau est aussi un des "théoriciens" de la littérature coloniale ; on se reportera, pour cet aspect, aux indications bibliographiques proposées par János Riesz à la fin de sa présentation. Cette dernière met en perspective le roman en fonction de ce qu'on y dit de la vie sociale des Français aux colonies, à Dakar en l'occurrence, puisque cette ville de "Keurdoul" et les personnages qui sont supposés y vivre ressemblent par bien des aspects à un modèle historique identifiable. J. Riesz n'ignore cependant pas qu'il s'agit de fiction et se garde d'insister sur ces "clés" de lecture. Il attire plutôt l'attention sur la "position" de l'auteur. D'un côté, Randau est un agent du système ; il le connaît de l'intérieur, il en partage aussi, globalement, le point de vue ; ainsi, il place les Sénégalais du temps assez loin dans les arrière-plans pour se consacrer au petit monde des Français de la place, et particulièrement à un petit groupe de "hauts" fonctionnaires gravitant, avec une noria de femmes, autour du gouverneur général. D'un autre côté, Randau donne de ce groupe un portrait quasiment satirique, montrant un milieu où sévit la débauche, ou plutôt la gaudriole, car tout cela relève de la catégorie du "truculent" qui a souvent fait que Randau soit vu comme un lointain héritier de Rabelais. Bakhtine y eût d'ailleurs trouvé une autre illustration de sa théorie du roman, le grotesque sapant, dans ce récit bien enlevé, le sérieux du genre épique. J. Riesz justifie donc la réédition de ce curieux roman par le sentiment que celui-ci donne de l'imposture du "civilisé" et, déjà, de l'échec du colonialisme. Il souligne la schizophrénie d'une société en situation minoritaire, quoique dominante, où la femme en particulier a la tête toujours ailleurs, c'est-à-dire en Métropole et particulièrement à Paris.

Se moquant de cet égarement collectif, dont J. Riesz montre qu'il est lié

au mythe "climatique", Randau critique une évolution avérée, qu'on pourrait appeler l'embourgeoisement de la colonie. Le portrait nuancé que donne Randau du Gouverneur général, lui-même "sur la fin" et dès lors très englué dans de multiples "histoires de femmes" qu'il ne domine plus, est aussi, indirectement, le portrait nostalgique de l'homme "d'action" qu'il a été, quand il était chef d'autre chose que de porte-plumes. Randau n'oublie pas de souligner, dans ce personnage, l'"africaniste" qu'il a été : cet homme efficace n'est jamais aussi à l'aise que lorsqu'il a à faire à "ses" indigènes, même dans des situations difficiles ; il est seul à pratiquer plusieurs des langues locales, trait qui a certainement une valeur positive pour l'auteur.

Il n'est pas simple, pourtant, de situer avec précision le discours politique que tient le roman lui-même, qui multiplie les paroles rapportées, accumule les sentences stéréotypées, creuse, en somme, le vide d'un langage sans retenue. Cela s'accompagne d'un travail stylistique important, notamment lexical ; Randau excelle aussi dans la note descriptive, dans le rythme narratif, et sa phrase a des inflexions modernistes, qui mériteraient qu'on l'étudie en soi. Cette édition nous le permet, et même nous y invite, avec un lexique qui est toutefois loin de régler tous les problèmes que pose le détail textuel. Ce roman parle aussi des petits jeux d'un groupe social autour du pouvoir en général, d'une part, et d'autre part, d'une inquiétude universelle quant au progrès historique : "il songea qu'un jour son œuvre se disloquerait, et qu'elle était à la merci du moindre profiteur, que peut-être ces noirs qu'il avait libérés de leurs tyrans aimaient leurs tyrans et affirmeraient leur volonté d'échapper à leur liberté" (p. 169). La pensée du gouverneur ne s'attache pas tant ici à la nationalité du "profiteur", et les "noirs" ne le rassurent ni plus ni moins que les "blancs" : ne dirait-on pas une citation de La Boétie ?

Quittons toutefois cette perspective, qui n'est pas celle de la collection, et revenons à l'histoire de l'Afrique : on retrouvera dans ce roman, notamment, l'écho des recrutements de tirailleurs et celui d'élections qui vont envoyer un parlementaire de "Keurdoul" à Paris...